

SAINT RÉMI, QUINZIÈME ARCHEVÊQUE DE REIMS

333

Fêté le 1^{er} octobre

On peut dire de la famille de saint Rémi, archevêque de Reims et apôtre des Francs, ce que l'on écrit ordinairement de celles de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, que c'était une race de personnes remplies de la crainte de Dieu. Son père, Émile, comte de Laon, fut un seigneur d'un mérite extraordinaire. Sa mère, Céline ou Célinie, sut si bien allier la piété à l'éminence de sa condition, qu'elle a mérité le titre de sainte dans l'Église, qui l'honore en cette qualité au vingt et unième jour de ce mois. Leur mariage fut béni du ciel dès le commencement, par la naissance de deux garçons. L'aîné fut Principe, qui devint évêque de Soissons. On ne sait pas le nom du plus jeune, mais on sait qu'il eut un fils nommé Loup, qui succéda à son oncle dans son évêché et l'un et l'autre sont reconnus pour saints dans les *Tables ecclésiastiques*.

Pour saint Rémi, dont nous voulons donner la vie, sa naissance fut toute miraculeuse. Ses parents étaient déjà fort âgés et ne s'attendaient point à avoir d'autres enfants que ces deux que la divine Providence leur avait donnés; un saint ermite nommé Montan, qui était aveugle, mais moins affligé de cette infirmité que de l'état déplorable où il voyait la religion chrétienne dans les Églises des Gaules, reçut ordre du ciel, par trois fois, de les avertir qu'ils auraient encore un fils qui serait la lumière des Francs, et qui retirerait ces nouveaux conquérants de l'abîme de l'idolâtrie où ils étaient plongés. Il vint donc trouver Émile et Célinie, et leur fit part de cette heureuse nouvelle; la prédiction du solitaire s'accomplit. Notre saint naquit à Laon, demeure seigneuriale de ses parents, et fut nommé Rémi. Il fut envoyé de bonne heure aux écoles, où il fit de si grands progrès dans les lettres divines et humaines et dans la pratique des vertus chrétiennes, qu'à l'âge de vingt-deux ans il fut forcé, malgré toutes ses résistances, après la mort de Bennagius, d'accepter l'archevêché de Reims. Un rayon de lumière qui parut sur son front et une onction céleste qui embauma et consacra sa tête, firent voir que cette élection venait de Dieu; mais on en fut encore plus convaincu par la manière dont il s'acquitta d'un office de cette importance; car il n'en fut pas plus tôt chargé, qu'il en remplit excellemment tous les devoirs. Il était assidu aux veilles, constant et attentif à l'oraison, soigneux d'instruire son peuple et de procurer son salut, charitable envers les pauvres, les prisonniers et les malades, austère pour lui-même, sobre, chaste, modeste, prudent, retenu, ne s'emportant jamais de colère et pardonnant facilement à ceux qui l'avaient offensé; il est vrai qu'il paraissait quelquefois sur son visage une espèce de sévérité, mais il savait la tempérer par la douceur de son esprit; et s'il avait pour les pécheurs le zèle ardent d'un saint Paul, il avait pour les gens de bien le regard bénin et amoureux d'un saint Pierre; en un mot, il possédait toutes les vertus, quoiqu'il en cachât plusieurs par la profonde humilité dont il faisait une singulière profession.

Le don des miracles qu'il reçut de Dieu releva encore merveilleusement l'éclat de sa sainteté. Pendant ses repas, les oiseaux venaient sans crainte prendre du pain de sa main. Faisant ses visites à Chaumuzy, il guérit et délivra un aveugle qui, depuis longtemps, était possédé du démon. À Cernay, il remplit de vin, par le signe de la croix, un muid qui était presque vide, pour reconnaître la charité de Celse, une de ses cousines, qui l'avait reçu avec beaucoup de dévotion dans son logis. N'ayant point d'huile sacrée pour faire les cérémonies du baptême à un seigneur qui se mourait, il en obtint subitement du ciel; cette huile fut si salubre, qu'ayant contribué à la santé de l'âme du malade, elle lui rendit, aussi la santé du corps. Il réprima par sa présence un grand incendie qui menaçait la ville de Reims d'une ruine complète. En descendant pour cela de l'église de Saint-Nicaise, il imprima si fortement ses vestiges sur une pierre, qu'ils y sont toujours demeurés depuis ce temps-là; et à peine parut-il devant les flammes, faisant le signe de notre Rédemption et invoquant le Nom de Jésus Christ, qu'elles s'enfuirent devant lui aussi vite qu'il put les poursuivre. Une jeune fille de Tours étant possédée du malin esprit, fut menée par ses parents, d'abord au tombeau de saint Pierre, à Rome, puis à saint Benoît, qui était alors à Sublac ou Mont-Cassin; mais Dieu ne lui accordant point sa délivrance dans l'un et dans l'autre lieu, saint Benoît l'envoya à saint Rémi et lui écrivit pour le prier d'exercer son pouvoir et sa charité envers cette malheureuse. Alaric, roi des Goths, lui écrivit aussi pour le même sujet. Le saint résista longtemps à cette demande, ne s'estimant pas digne d'obtenir de Dieu ce qu'un aussi grand homme que l'abbé Benoît n'avait

pu obtenir; mais il fut enfin forcé par les prières de son peuple de faire son oraison sur la possédée; le démon fut aussitôt obligé de s'enfuir et de la laisser en liberté; mais, peu après, elle mourut des fatigues que ce monstre infernal lui avait occasionnées. On eut incontinent recours au saint prélat, qui s'était déjà retiré. Il revint à l'église de Saint-Jean où il l'avait laissée; il la trouva couchée par terre, sans respiration et sans vie, et sa parole, qui avait eu la force de la délivrer des chaînes de Satan, eut aussi la force de la retirer des portes de la mort. Nous avons dans les *Notes* de Colvénérius sur Flodoard, la lettre que le glorieux patriarche saint Benoît lui écrivit. Le cardinal Baronius a douté qu'elle fût de lui; mais cet auteur en justifie la vérité par de bonnes preuves.

Cependant, la plus grande merveille de saint Rémi fut sans doute la conversion de Clovis et des Francs. Elle est rapportée tout au long dans l'histoire de ce grand prince; mais il est nécessaire d'en donner ici un abrégé. Clovis était le cinquième roi de cette nation belliqueuse, qui, après avoir forcé le passage du Rhin, s'était emparée de la meilleure partie des Pays-Bas, de la Picardie et de l'Ile-de-France, et poussait toujours ses conquêtes sur les Gaules, auparavant occupées par les Romains. Il parvint à la couronne en 481, âgé seulement de quatorze ou quinze ans; mais, tout jeune qu'il était, il ne laissa pas de suivre les traces de ses prédécesseurs et de se mettre d'abord à la tête de ses armées pour se rendre le maître des provinces voisines, afin d'en former un vaste royaume. Il livra bataille à Syagrius, qui défendait les débris de l'empire romain dans les Gaules. Il le défit et le tua, et par ce moyen, ne trouvant plus rien qui résistât à la force de ses armes, il assujettit une grande partie des Gaules à son empire. Il était encore païen; cependant, il ne persécutait pas les chrétiens, et il avait même du respect pour les évêques et pour les prêtres des villes qu'il prenait ou qui se soumettaient à sa domination. Saint Rémi fut celui dont il honora davantage la vertu. En effet, un jour ses soldats, passant auprès de Reims, en avaient pillé une église et emporté les ornements et les vases sacrés; à la seule prière que le saint lui envoya faire de lui rendre, de tout le butin, au moins un vase d'argent que son poids et sa ciselure rendaient fort précieux, il vint au lieu où l'on partageait les dépouilles et demanda par grâce à son armée que ce vase lui fût donné par préférence sans le tirer au sort. La plupart des soldats y consentirent; un seul, plus mutin que les autres, déchargea un coup de hache sur ce vase, disant insolemment que le roi n'aurait, comme les autres, que ce qui lui écherrait au sort. Chacun fut surpris de cette impudence; le roi la dissimula pour un temps, et ne laissa pas de prendre le vase et de le rendre à celui que saint Rémi lui avait envoyé. Mais au bout de l'an, faisant la revue de ses troupes pour voir si leurs armes étaient en bon ordre, et ayant reconnu le soldat téméraire qui lui avait fait cet affront, il lui jeta une de ses armes à terre, sous prétexte qu'elle n'était pas luisante comme elle devait l'être; puis, pendant qu'il se baissait pour la ramasser, il lui déchargea un coup de hache sur la tête et le tua de sa main, en lui disant : «Tu frappas ainsi le vase à Soissons».

Lorsque ce grand conquérant eut encore subjugué la Thuringe, ce qu'il fit, selon Grégoire de Tours, la dixième année de son règne, il épousa Clotilde, fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi de Bourgogne, promettant en vue de cette alliance qu'il embrasserait la religion chrétienne dont elle faisait profession. Clotilde le pressa souvent d'exécuter sa promesse, ayant beaucoup de peine de vivre avec un prince idolâtre et qui se souillait tous les jours par des sacrifices impies et abominables qu'il offrait aux démons; mais ses prières et ses instances furent inutiles pendant cinq ans. Enfin, les Allemands ayant fait une grande irruption sur les terres des Francs Ripuaires, le roi fut obligé de marcher contre eux avec de nombreuses troupes. Il leur livra bataille à Tolbiac, que l'on croit être Zulpich ou Zulch. Les Francs, après quelques instants de combat, tournèrent le dos, et il s'en faisait une grande boucherie lorsque le seigneur Aurélien, qui avait négocié le mariage du roi avec Clotilde, s'adressa à lui et lui conseilla de faire sur-le-champ vœu à Jésus Christ d'embrasser le christianisme s'il changeait le sort de la bataille et lui faisait remporter la victoire. Le roi, dans le désir de vaincre, et d'ailleurs touché intérieurement d'un mouvement extraordinaire de la Grâce, fit aussitôt ce vœu, et en même temps les Francs tournèrent tête, se jetèrent impétueusement sur les Allemands, rompirent leurs rangs et les défirent complètement. Le roi même des Allemands fut tué dans la mêlée, de sorte que Clovis demeura entièrement victorieux et se rendit tributaires ceux dont le nombre et la puissance avaient déjà donné de l'effroi à toute la France. La reine apprit avec beaucoup de joie ce succès et le changement de son époux. Elle en fit aussitôt donner avis à saint Rémi, et le pria de se rendre promptement à la cour pour achever ce que la crainte et le désir de vaincre avaient commencé, et pour disposer le roi au baptême. Le saint ne manqua pas d'obéir. Il trouva Clovis déjà à demi instruit par les soins de saint Vaast, que ce grand monarque avait pris à Toul pour être son catéchiste. Il acheva de lui ouvrir les yeux et

de lui découvrir l'excellence et la sainteté de nos Mystères. L'ardeur de la foi et de la religion s'alluma si fortement dans ce cœur martial, qu'il se fit apôtre de ses sujets avant d'être chrétien; il assembla les grands de sa cour, leur remontra la folie et l'extravagance du culte des idoles, et les sollicita de ne plus adorer qu'un Dieu, Créateur du ciel et de la terre, dans la Trinité de ses Personnes. Il en fit de même à son armée, et sa prédication fut si puissante, que la plupart des Francs voulurent imiter son exemple.

La nuit avant son baptême, saint Rémi vint le trouver dans son palais, et l'ayant conduit avec la reine et un grand nombre de princes et d'officiers dans la chapelle de saint Pierre, il leur fit un admirable discours sur l'Unité de Dieu, la vanité des idoles, l'Incarnation du Verbe éternel, la rédemption du genre humain, le Jugement dernier, le paradis des justes et l'enter des impies. Alors la chapelle fut remplie de lumière et d'une odeur inestimable, et l'on entendit une voix céleste qui disait : «La paix soit avec vous ! ne craignez rien, persévérez dans mon amour». Le visage du saint devint aussi tout éclatant; le roi, la reine, tous les seigneurs et les dames se jetèrent à ses pieds. Le saint les releva et leur prédit les grandeurs futures des rois de France, s'ils restaient fidèles à Dieu et ne faisaient rien d'indigne de l'auguste qualité de rois chrétiens. Le lendemain, Clovis marcha à l'église de Notre-Dame, à travers les rues ornées de tapisseries. Lorsqu'il fut sur les fonts, saint Rémi lui dit : «Dépose humblement les colliers, Sicambre; brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé». Après quelques exhortations, comme il fut question de consacrer l'eau baptismale, il ne se trouva point de chrême, parce que le clerc qui le portait n'avait pu passer à cause de la presse. Le saint, dans cette nécessité, leva les yeux au ciel, et demanda à Dieu qu'Il daignât pourvoir à ce défaut, et, à l'heure même, une colombe plus blanche que la neige descendit d'en haut, portant dans son bec une fiole pleine d'un baume céleste formé par le ministère des anges, qu'elle mit entre les mains du saint prélat. Il le reçut avec admiration et action de grâces, en versa une partie dans les fonts, et oignit ensuite la tête du roi. En même temps, la colombe s'envola et disparut; mais la fiole demeura, et c'est ce que nous appelons la *sainte Ampoule*.

Le cardinal Baronius remarque, qu'outre l'onction baptismale, saint Rémi conféra aussi au roi l'onction royale qui, depuis, a toujours été faite à nos rois, séparément de leur baptême, par l'auguste cérémonie de leur sacre; c'est à quoi a servi jusqu'à présent l'huile céleste de cette Ampoule, conservée intacte jusqu'à la Révolution française. La vérité de cette Ampoule, apportée par un ange, sous la forme d'une colombe, a été combattue par quelques auteurs étrangers, ennemis de la gloire des rois de France, qui, seuls, ont le privilège d'être sacrés d'un baume incorruptible et venu du ciel; mais elle a été soutenue et prouvée avec beaucoup de force et d'éloquence par plusieurs savants hommes de notre nation, qui ont cru que le témoignage d'Hincmar, de Flodoard, d'Aimonius, de Gerson, de Gaguin et d'autres anciens historiens, avec la tradition immémoriale de nos pères, approuvée même par un grand nombre d'écrivains d'autres pays, était suffisante pour en convaincre tous les esprits un peu raisonnables. Deux sœurs de Clovis furent aussi baptisées avec lui : Alboflède, qui était païenne, et Lanthilde, qui était arienne; la même grâce fut encore accordée à trois mille seigneurs, et à une infinité de soldats, de femmes et d'enfants qui voulurent avoir part au bonheur de la régénération spirituelle. On croit plus communément que ce fut le jour de Noël; mais comme alors le baptême ne se conférait qu'au temps de Pâques, ce n'est pas sans raison que plusieurs croient, avec Hincmar et Flodoard, que ce fut le samedi saint. Colvénérius dit même que cela est constant, et qu'il n'en faut nullement douter.

On ne peut représenter assez dignement l'amour que Clovis eut pour saint Rémi, et les faveurs dont il combla sa personne et tous ceux qui lui appartenaient. Il lui donna une foule de seigneuries autour de Soissons et en d'autres lieux, dont il enrichit sa cathédrale et d'autres églises, tant métropolitaines que collégiales. À sa prière, il pardonna à Euloge, seigneur d'Épernay, coupable de lèse-majesté; ce seigneur, en reconnaissance, offrit au saint sa terre, pour en faire l'héritage de la Maison de Dieu; mais le bienheureux Prélat le remercia, estimant indigne d'un homme généreux, et surtout d'un bon pasteur, de recevoir des présents pour prix de son intercession; cependant, comme Euloge voulut quitter le monde et se défaire de son bien, saint Rémi l'accepta et le lui paya, et, par ce moyen, Épernay appartint à l'Église de Reims. Le même Clovis ne faisait rien de considérable sans prendre l'avis et la bénédiction de cet homme de Dieu; il la prit pour aller combattre Gondebaud et Gondegisile, en Bourgogne: il la prit pour faire la guerre à Alaric, roi des Goths; et, par la force de cette bénédiction, il remporta d'illustres victoires sur ces trois princes, tua Alaric de sa propre main, et joignit à son empire une grande partie des provinces des Gaules jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Ce fut aussi par la même vertu que les murailles d'Angoulême tombèrent d'elles-mêmes devant son armée, comme celles de Jéricho devant l'armée de Josué, et qu'il emporta cette place sans

être obligé de l'assiéger. Aussi, dans chacune de ces expéditions, saint Rémi lui avait donné un flacon de vin bénit pour son usage, lui marquant qu'il serait victorieux tant que ce vin durerait; et par un grand miracle, ce vin ne diminua point jusqu'à son retour. Enfin, cette bénédiction empêcha ce grand conquérant d'être tué par deux soldats goths qui l'attaquèrent par derrière et firent tous leurs efforts pour le percer de leurs lances.

L'empereur Anastase ayant créé Clovis patrice et consul, et lui ayant envoyé, avec les marques de cette dignité, ce qui était autrefois le comble de l'ambition des Romains, une couronne d'or de grand prix, saint Rémi lui conseilla de l'envoyer à Rome et de la faire présenter au pape, comme témoignage qu'il était le fils obéissant de l'Église. Hormisdas, qui était alors pape, reçut ce présent avec une joie extrême, et, sachant que c'était à saint Rémi que l'Église était redevable de la conquête du royaume de France, il lui donna pouvoir d'y créer de nouveaux évêchés, selon qu'il le trouverait plus à propos pour l'établissement de la foi et du christianisme. En vertu de ce pouvoir, il érigea en évêché l'église de Notre-Dame de Laon, lieu de sa naissance, qui n'était auparavant qu'une simple paroisse de son diocèse. Il y mit pour premier évêque Génebaud, dont nous avons donné la vie au 5 septembre.

Peu de temps après l'ambassade à Rome, Clovis mourut chargé de trophées. Saint Rémi apprit, par révélation, sa mort avant qu'elle arrivât, et peut-être qu'il apprit aussi que son âme avait reçu la récompense de tant de conversions dont il avait été la cause par ses exhortations et par son exemple, et de l'établissement de la religion chrétienne dans une infinité d'endroits où le démon était adoré. Savaron, président de Clermont, en Auvergne, a fait un traité exprès sur sa sainteté, que les lecteurs peuvent consulter.

Ce fut vers ce temps-là, l'an de grâce 511, que se tint le premier concile d'Orléans. Saint Rémi ne manqua pas de s'y trouver avec trente-trois évêques de diverses provinces. Lorsqu'il entra dans l'assemblée, tous les prélats, qui étaient venus avant lui, se levèrent pour lui faire honneur un seul, qui était arien et très-orgueilleux, se tint assis par mépris, et ne daigna pas même le saluer lorsqu'il passa devant lui. Mais son incivilité, aussi bien que sa perfidie, fut punie sur-le-champ; car il perdit l'usage de la langue et ne put plus parler. Alors il reconnut sa faute, et se prosternant aux pieds du saint, il le pria, par tous les signes du corps qu'il put faire, de lui obtenir miséricorde. «À la bonne heure !» lui dit saint Rémi, «si tu as de véritables sentiments de la Divinité de Jésus Christ et que tu le reconnasses consubstantiel à son Père; autrement l'usage de la voix ne ferait que contribuer à tes blasphèmes ». À ces mots, l'évêque renonça intérieurement et par geste à l'arianisme, et sa langue se déliant en même temps, il recouvra la parole pour confesser que Jésus Christ était un seul Dieu avec le Père et le saint Esprit.

Nous apprenons de Sidoine Apollinaire et de plusieurs auteurs que saint Rémi était un des plus savants et des plus éloquents hommes des premiers siècles, et qu'il a fait quelques commentaires sur la sainte Écriture, remplis d'une doctrine très profonde et d'un style très doux et très relevé. La difficulté est de savoir si les *Commentaires* sur saint Paul, qui portent son nom, sont de ce nombre. Villapand, de la Compagnie de Jésus, s'est efforcé de le démontrer; plusieurs autres le nient et les attribuent à Rémi de Lyon ou à Rémi d'Auxerre. On doute moins des deux Épîtres qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères* : l'une à Clovis, sur la mort de sa sœur Alboflède, l'autre à sainte Geneviève, pour laquelle il avait un amour et un respect particuliers. Son ouvrage indubitable est son testament, que nos historiens ont toujours regardé comme l'un des plus précieux monuments de l'antiquité. Il y fait son église cathédrale la principale héritière de tous ses biens, avec l'évêque Loup, fils de son frère, et le prêtre Agricole, son autre neveu. Il y a fait aussi beaucoup de legs pieux aux autres églises, aux clercs, aux veuves, aux orphelins, aux pauvres et aux mendiants. On trouve ce testament dans Flodoard.

À la fin de sa vie, il fut attaqué de plusieurs maux très douloureux et perdit aussi la vue; mais, bien loin de s'en affliger, il en rendait continuellement grâces à Dieu, regardant ces afflictions comme de grands bienfaits qui lui donnaient occasion d'exercer la patience et le rendaient plus semblable à Jésus Christ souffrant et mourant sur la croix. Il était sans cesse en oraison, et les larmes de componction lui coulaient des yeux à tous moments. Il eut connaissance du temps de son décès, mais, avant qu'il arrivât, la vue lui fut rendue, et il eut la consolation de célébrer encore une fois les saints Mystères. Enfin, ayant embrassé ses enfants spirituels et leur ayant donné sa bénédiction, il rendit sa belle âme à Dieu, sans qu'il parût avoir aucune maladie mortelle, mais étant seulement épuisé et consommé de vieillesse. Ce fut le 13 janvier 533 : il avait environ quatre-vingt-seize ans.

CULTE ET RELIQUES

Quand on voulut porter son corps dans l'église de Saint-Timothée et de Saint-Apollinaire, selon qu'il l'avait ordonné par son testament, le cercueil devint si pesant au milieu du chemin, qu'il fut impossible de passer outre. Tout le monde reconnut que le ciel n'agréait pas que ce grand trésor fût porté à cette église; aussi on tenta de le conduire d'abord à Saint-Nicaise, puis à Saint-Sixte; mais ce fut aussi sans succès. Enfin, après une longue prière, la pensée vint de le mettre à Saint-Christophe, qui était près de là, et où il n'y avait pas encore de corps saint. Dès que cette résolution fut prise, saint Rémi se laissa porter facilement, et on le mit à l'endroit où l'on a, depuis, élevé un autel en l'honneur de sainte Geneviève. Pour le lieu où il était demeuré immobile, appelé le *Ban de Saint-Rémi*, on y a planté une croix avec une inscription contenant le récit de cette merveille.

Il se fit quantité de miracles à son sépulcre et par son intercession. En voici un des plus célèbres, rapporté par Grégoire de

Tours : La peste ravageait toute la France, après avoir dépeuplé l'Italie et l'Allemagne; les Rémois, pour empêcher que cette horrible maladie n'entrât dans leur ville, tirèrent de ce sépulcre un drap dont le corps saint était couvert, et le portèrent en procession autour de leurs murs. Alors on vit un prodige bien surprenant; car la peste, approchant jusqu'au cercle que la procession avait fait, n'osa jamais passer outre; bien que les oiseaux même mourussent à trois pas de là, personne n'était frappé dans l'enceinte de ce cercle mystérieux. Cela fit penser à placer le corps du saint prélat dans un heu plus décent. L'archevêque Sonnance fit faire une grotte derrière le gland autel pour servir à ce pieux dessein. Le 1^{er} octobre fut choisi pour la translation; les hommes voulurent la faire, mais le cercueil étant encore devenu immobile, ils ne purent en venir à bout. Un doux sommeil les ayant assoupis après le travail de la journée, les anges exécutèrent ce qu'ils n'avaient pu faire. À leur réveil, ils trouvèrent les reliques au lieu qui leur avait été destiné, et l'église parfumée d'une odeur céleste, que celles des lis, des roses et des jasmins ne peuvent égaler. L'archevêque Hincmar fit, à pareil jour, une seconde translation de ce dépôt sacré dans une châsse d'argent. Ce fut en l'année 852. Il trouva le corps entier. Deux paralytiques et un sous-diacre, tourmentés du mal de dents, furent alors parfaitement guéris. Depuis, diverses raisons obligèrent de le porter premièrement à Épernay, puis à l'abbaye d'Orbais. Son retour à Reims fut rendu illustre par un nombre infini de guérisons surnaturelles. Il n'y eut point d'aveugles, de boiteux, de sourds, de muets, ni de malades sur le chemin, qui ne recouvraient la santé. On le retint longtemps à Notre-Dame; mais il fut enfin rapporté en 908, par l'archevêque Hervé, dans l'église de Saint-Christophe, où il avait été inhumé, et qui avait quitté ce premier nom, sous l'archevêque Hincmar, pour prendre celui de saint Rémi. Cette église était au commencement fort petite et peu fréquentée; mais lorsqu'elle fut enrichie des dépouilles de notre apôtre, on commença à l'augmenter. On y mit premièrement des chanoines; puis l'archevêque Tilpin y mit des religieux de Saint-Benoît. Trois différents abbés : Errard, Thierry et Hérimar en entreprirent le grand édifice. Le dernier acheva le temple magnifique que nous y voyons à présent. Le pape saint Léon IX la dédia lui-même en 1049, accompagné d'un grand nombre d'archevêques et d'évêques. La châsse de



son glorieux patron, qui avait été conduite à Notre-Dame durant cette cérémonie, y fut rapportée avec pompe et avec une affluence de monde incroyable. Ce fut encore le 1^{er} octobre que se fit cette cérémonie, et le Pape le destina à perpétuité pour être le jour de la fête de saint Rémi. Il dit, dans la bulle qu'il expédia pour ce sujet, que, bien que ce bienheureux prélat ne soit pas apôtre de toutes les nations, il a néanmoins cette prérogative d'être l'apôtre des Francs en particulier, et que cette nation est la marque et l'honneur de son apostolat.

Cinq mausolées élevés au-dessus du sol ont successivement renfermé le corps de saint Rémi. Le premier fut élevé par Hincmar (845-882) au IX^e siècle; le deuxième par Hérimar, abbé du monastère de Saint-Rémi, au XI^e siècle, le troisième par le cardinal Robert de Lenoncourt, au commencement du XVI^e siècle. Ce mausolée, commencé en 1533 et achevé en 1537, a subsisté jusqu'à la Révolution française. C'était un carré long d'environ huit mètres de hauteur sur cinq mètres de longueur. Il se composait de deux étages. Celui du bas était d'ordre corinthien. Dix-sept colonnes de jaspe rouge et blanc soutenaient l'entablement. Entre les colonnes se trouvaient des niches qui contenaient les statues des douze pairs de France, de grandeur naturelle. L'étage du haut, d'ordre dorique, était orné de chaque côté de vingt-quatre tablettes d'argent représentant la vie de saint Rémi. La porte du tombeau était couverte de lames d'or. Au milieu était une autre petite porte faite d'or très pur et incrustée de pierres précieuses. Au centre était un morceau de cristal de roche ciselé avec un art merveilleux, et représentant le baptême de notre Seigneur. Cette porte et ce cristal provenaient du mausolée élevé par Hincmar. Tout le monument était surmonté d'une petite lanterne en forme de dôme garni de pierres précieuses. Le quatrième fut élevé en 1803, aux frais de M. Ludinard de Vauxelles, président de la fabrique de l'église, qui prit à son compte les frais du monument, que l'on reconstruisit sur l'ancien emplacement, mais en forme de rotonde, au lieu de la forme carrée qu'il avait eue autrefois. Les colonnes de marbre, provenant du maître-autel de l'église de Saint-Pierre-les-Dames, furent données par M. Blémont. La cérémonie de réception eut lieu le 27 mars 1803.

Enfin, en 1847, sous l'épiscopat de Mgr Thomas Gousset, archevêque de Reims, le tombeau fut restauré sous la direction de M. Brunette, architecte, et mis dans l'état où on le voit aujourd'hui. Les douze statues qui sont entre les colonnes sont faites d'une pierre blanche très fine et couvertes d'un vernis qui les fait briller comme le marbre. Ce sont les mêmes que celles d'autre-fois, la municipalité ayant consenti à les retirer du musée pour les rendre à leur destination première. Elles sont là comme un mémorial d'institution et de dignité qui ont disparu avec nos anciennes dynasties. Du côté droit sont les six évêques : l'archevêque-duc de Reims, portant la croix; l'évêque de Laon, le sceptre; l'évêque-comte de Beauvais, le manteau royal; l'évêque-comte de Châlons, l'anneau; l'évêque-comte de Noyon, la ceinture. Du côté gauche : le duc de Bourgogne, portant la couronne; le duc d'Aquitaine, l'étendard; le duc de Normandie, un deuxième étendard; le comte de Flandres, l'épée; le comte de Toulouse, les éperons; le comte de Champagne, l'enseigne militaire.

Dom Oudard Bourgeois, grand prieur de l'abbaye de Saint-Rémi au XVII^e siècle, donna une châsse d'argent massif et enrichie de pierreries. Elle avait la même forme que le tombeau élevé par le cardinal Robert de Lenoncourt. Elle pesait près de cinquante-six kilogrammes et avait coûté plus de quatorze mille livres. Sa longueur dépassait deux mètres et sa largeur un mètre. Le 19 août 1650, l'ancienne châsse d'Hincmar fut mise dans la nouvelle sans que l'on rompît les anciens sceaux.

Dans le tombeau de saint Rémi étaient renfermés deux objets bien précieux : 1^o le *bâton pastoral*, couvert d'or et de pierres d'un grand prix, envoyé à saint Rémi par le pape Hormisdas, lorsqu'il le nomma légat apostolique; 2^o la *sainte Ampoule* ou fiole de cristal de quarante-cinq millimètres de haut, contenant le Chrême destiné au sacre des rois de France. C'étaient les abbés de Saint-Rémi qui la portaient à leur cou à la cérémonie du sacre. La sainte Ampoule était enchâssée dans une espèce de rose de vermeil, de la forme d'une patène, artistement travaillée et enrichie de diamants. Elle était fixée sur le dos d'une colombe d'or. C'était avec une aiguille d'or longue de trente-sept lignes que l'on détachait de la fiole une parcelle du baume que l'on mêlait ensuite avec du saint Chrême à chaque nouveau sacre de nos rois. On conservait la sainte Ampoule avec un tel soin, qu'on ne permettait jamais qu'elle sortit de Saint-Rémi que pour le sacre d'un roi de France. En 1483, Louis XI, qui s'entourait de toutes sortes de reliques et dont la dévotion allait jusqu'à la superstition, se voyant près de mourir, voulut qu'on lui apportât la sainte Ampoule. La requête du monarque fut soumise au pape Sixte IV, et ce ne fut qu'après avoir obtenu son consentement qu'une députation fut chargée de la porter au Plessis. Quand la relique traversa Paris, le Parlement en corps lui fit

cortège jusqu'à la Sainte-Chapelle, où elle fut déposée pendant une nuit avant de continuer le voyage.

Le 23 octobre 1793, les révolutionnaires, se glorifiant du nom de sans-culottes, envahirent l'église de Saint-Rémi vers cinq heures du soir, s'emparèrent de la châsse, la mirent en pièces et jetèrent à terre les saints ossements. Enfin, le commissaire du gouvernement monta en chaire et fit retentir les voûtes de ses blasphèmes contre les reliques et la vie future. Puis, ayant ramassé les ossements, il se rendit avec ses infâmes complices dans le jardin contigu à l'église et au milieu duquel était un cimetière; les restes vénérés du saint apôtre de la France furent jetés dans une fosse avec les cadavres de deux militaires qui venaient de mourir à l'Hôtel-Dieu. Le tombeau fut démolí de fond en comble. Les ornements d'or et d'argent furent portés à la monnaie; les statues enrichirent le Musée communal.

Quant à la *sainte Ampoule*, elle a été brisée à coups de marteau, aux cris de : Vive la République ! au milieu de la place royale, sur les marches du piédestal qui avait porté la statue de Louis XV. L'exécuteur de cet acte de vandalisme fut un représentant du peuple nommé Rhull, envoyé tout exprès de Paris par la Convention, qui voulut de plus qu'on lui transmit fidèlement les débris de ce reliquaire, regardé comme dangereux au salut de la République.

Un officier municipal, M. Hourelle, fabricant de Saint-Rémi, s'entendit avec l'abbé Seraine, curé-intrus de la paroisse et dépositaire des clefs du tombeau; et, ne pouvant substituer à la fiole du reliquaire une autre Hôte, ils enlevèrent avec l'aiguille d'or quelques parcelles du baume brun foncé qui adhérait à ses parois et les conservèrent avec soin. En 1819, le 11 juin, sous l'épiscopat de Mgr de Coucy, les possesseurs, tant de ces précieuses parcelles que de deux éclats de la fiole, les déposèrent, après enquête préalable, entre les mains de leur archevêque qui renferma provisoirement le tout dans un modeste reliquaire, et le fit porter à l'église de Saint-Rémi, où il resta jusqu'au mois de mai 1825.

Le 5 juillet 1792, environ dix-huit mois après la profanation du corps du saint par les révolutionnaires, un officier municipal, nommé Favréau, persuada au même fossoyeur, qui avait enterré les précieux ossements, de les exhumer du cimetière et de les lui remettre. Procès-verbal authentique fut dressé sur-le-champ. Le même municipal se détermina, le 15 mars 1796, à confier ce dépôt à l'abbé Seraine, curé constitutionnel de Saint-Rémi, qui les mit dans une chapelle établie dans la bibliothèque des Minimes. Enfin, dans les premiers jours d'octobre 1796, l'église de Saint-Rémi ayant été rendue au culte, la châsse du saint évêque y fut transférée. Les ossements furent examinés avec soin par des médecins et trouvés complets, en présence de plusieurs témoins et de l'évêque intrus Nicolas Diot. Une nouvelle reconnaissance des reliques eut encore lieu, d'abord, en 1803, par ordre de l'évêque de Meaux, dans le diocèse duquel Reims était compris; et ensuite, en 1824, par Mgr de Latil, archevêque de Reims, qui en fit mettre à part la première côte, et apposa les sceaux sur les ossements réunis et enveloppés dans un suaire, les enferma lui-même dans la nouvelle châsse de cuivre argenté, due encore à la munificence de M. Ludinart de Vauxelles. Cette châsse a près de deux mètres de longueur et plus d'un mètre de hauteur. Les statuette des douze apôtres sont placées de chaque côté.

Le 22 mai 1825, le cardinal de Latil fit retirer du tombeau de saint Rémi la boîte contenant les débris de la sainte Ampoule, y prit les diverses parcelles soustraites à la profanation, les mêla avec du saint Chrême, et versa le tout dans une fiole coulée sur le modèle de l'ancienne. Le reliquaire, que Mgr de Coucy avait commandé à l'habile orfèvre Charles Cahier, n'a été terminé qu'à l'époque du sacre de Charles X. On y enferma la nouvelle fiole. L'ensemble de ce reliquaire est un véritable chef-d'œuvre; sa description occupe six pages in-8° dans l'histoire de Notre-Dame de Reims par l'abbé Cerf. Un des bas-reliefs représente le baptême de Clovis. Les inscriptions sont ingénieuses et parfaitement choisies; sur les plans horizontaux au socle, sont les médaillons et portraits des rois sacrés tant à Reims que dans d'autres villes, comme Pépin à Soissons, Charlemagne, à Noyon, etc. Le reliquaire tout entier a coûté vingt-cinq mille francs, sans compter un grand nombre de pierreries données par les dames de la cour du roi. Depuis le sacre du roi Charles X, la sainte Ampoule n'est plus revenue à Saint-Rémi; elle reste dans le trésor de la métropole.

Saint Rémi a toujours été à Reims en grande vénération. Depuis sa mort, les Rémois ont eu recours à son intercession dans toutes les calamités, ses reliques ont souvent été portées dans les rues en procession ou exposées à Notre-Dame avec l'espérance de préserver la ville de divers fléaux, de la peste, de la guerre, des invasions; ou bien d'obtenir la paix, ou un héritier à la couronne, ou bien de remercier Dieu d'un bienfait accordé. Les habitants de la paroisse Saint-Rémi tiennent si fortement à conserver le corps du saint archevêque, que, en 1823, une procession avec la châsse ayant été annoncée par ordre de l'archevêché, à

l'occasion du choléra, il y eut une vive opposition et presque une émeute, le peuple craignant pour la châsse de saint Rémi le sort de la sainte Ampoule. L'autorité ecclésiastique crut donc qu'il était prudent de contremander la cérémonie.

...

Nous avons la *Vie* de saint Rémi par Hincmar, l'un de ses successeurs. Saint Grégoire de Tours et Flodoard en parlent fort amplement dans leurs histoires. Le père René de Cérizières, de la Compagnie de Jésus, en a donné un éloge fort ample, tiré de ces auteurs, qui nous a servi pour composer cet abrégé. Nous l'avons complété avec des *Notes* fournies par M. Henri Congnet, du diocèse de Soissons.

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 11